

SEPTEMBRE

Anne Marie Clemenceau

Anne-Marie Clemenceau

Septembre

© Anne-Marie Clemenceau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6887-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Daniel, mes enfants et petits-enfants

Première partie

Chapitre 1

Mercredi 1er septembre 2021, Toulouse,

Le mois de septembre ressemble à la ville de Toulouse. Sous une sagesse apparente se cachent des colères, retenues jusqu'à l'automne par l'accablante chaleur de l'été. Dans la cité occitane la fin de la période estivale a quelque chose d'Espagne, du concerto d'Aranjuez. Les accents sensuels et douloureux du violon s'accorderaient parfaitement avec les odeurs suaves et rares des citronniers et des orangers qui se cachent derrière les façades ouvragées. Les lourds vantaux des portails s'entre-ouvrent, parfois, pour le promeneur patient, sur ces jardins exotiques que bercent aussi des palmiers charmeurs.

Ainsi septembre était là qui ajoutait sa couleur orangée à tout ce qui faisait l'univers de la ville. Cela assombrissait subtilement le rose de son architecture. L'été tirait à sa fin, tout se préparait à glisser dans l'implacable froidure venue de la montagne et à résister aux violences des vents.

Des cheveux blonds cendrés serpentent l'asphalte, vagues d'or et de lumière, mues par les ondes saccadées du cri strident qui a précédé l'impressionnant vol plané du corps auquel ils appartiennent. Le choc a été si violent que les témoins diront avoir perçu le bruit mat des os qui se fracassent sur le dur, au moment où la jeune femme a percuté le sol, après avoir été heurtée par la voiture blanche qui ne s'est pas arrêtée. La jeune femme aurait-elle eu le temps de se voir voler au-dessus de la route et de comprendre qu'elle allait probablement mourir, abandonnant en une fraction de seconde tout espoir, résignée, impuissante ?

Toulouse, carrefour Arnaud Bernard, un des plus fréquenté de la ville, surtout aux heures de pointe, les deux pharmacies qui se font face ont dû en voir des carambolages, des vélos percutés par des voitures, des vespas renversées, des piétons fauchés par des véhicules pressés, alors même qu'ils passaient à leur tour. Aussi l'accident qui venait d'avoir lieu n'aurait eu rien d'exceptionnel si des détails n'étaient venus perturber cette scène trop banale, si les témoins, interrogés par la police, n'avaient révélé des faits troublants. Cependant dans les instants qui suivirent l'accident, ce fut cette jeune femme désarticulée, gisant sur l'asphalte, la tête renversée dans un mouvement bien peu naturel, du sang coulant de son crâne, rougeoyant ses cheveux, le teint terreux, qui fut l'objet de l'attention de tous. Elle tenait encore serrée dans sa main maigre, son téléphone portable, qui, étrangement, se mit à sonner, alors que tout était silence autour

d'elle, comme si l'agitation et le tumulte de la ville attendait on ne sait quel miracle pour reprendre. Les sirènes des pompiers et du SAMU, s'annoncèrent, il fallut quelques minutes pour que les véhicules arrêtés se dégagent, les pompiers firent place au médecin accompagnés de l'infirmier, masqués et équipés de surblouses jaunes.

Du côté d'Anne Lebarse

Une petite demi-heure auparavant, le souffle crispé de l'ascenseur s'invitait dans le silence feutré du corridor. Anne avait noté qu'il faudrait appeler le syndic car le bruit était anormal et depuis quelques temps elle n'osait plus prendre l'appareil, mais au fond, si elle était honnête avec elle-même, elle avait une appréhension malade des ascenseurs et elle trouvait toutes les excuses possibles pour les éviter.

Anne était une angoissée, mais une angoissée philosophe. Influence de son fils aîné, François, peut-être. Il était moine, installé dans un monastère au Tibet, il venait la voir une ou deux fois par an, et lui téléphonait une ou deux fois par mois, ce qui laissait du temps pour réfléchir à ce qu'il avait dit. Bien que ce garçon affichât un visage serein, elle savait bien que ce n'était pas si simple, mais on pouvait compter sur lui.

Enfin compter sur quelqu'un... Cela faisait bien longtemps qu'elle avait abandonné toute confiance durable en autrui. Même Georges, son Georges, son époux, elle avait bien été obligée d'accepter ses défaillances, ses absences. Comme lui, les siennes, certainement. Son couple avait été un modèle de longévité. Quarante ans. Peut-être avait-il duré aussi longtemps parce qu'ils se laissaient vivre, sans se poser trop de questions.

Mais en ce mercredi, premier septembre deux-mille-vingt-et-un, elle trouvait tout un tas de sujets propres à se coller une angoisse poisseuse, celle qui vous fait les mains moites, le cœur palpitant de travers, et les genoux flageolants. Un, la visite inopinée, la veille, d'Harriet, la nièce de son amie Margaux et de son compagnon, Marius, tous deux excités et posant des questions incompréhensibles ; deux, la demande insistante d'Emmanuelle, sa dernière fille, pour qu'elle assiste au baptême de son sixième enfant, genre de manifestation qui la mettait dans tous ses états ; trois, l'appel de son banquier pour lui signifier qu'elle avait dépassé son découvert autorisé. C'était la conséquence des travaux qu'elle avait dû effectuer dans sa maison de Malakoff, qui tombait littéralement

en ruine et qu'elle ne se décidait pas à vendre. Oui, elle aurait pu s'installer définitivement dans son petit appartement toulousain, mais cette maison c'était tout ce qui lui restait de Georges, mort subitement l'année précédente, comme ça sans préavis, (un accident vasculaire cérébral, dit-on) et voilà, parti pour toujours. Cet état bourbeux, sans drame mais envahi de tracasseries, elle ne savait pas encore comment le qualifier, elle tentait laborieusement de prendre un peu de recul, la respiration disait-on est souveraine dans ce cas-là, peut-être... Lui vint à l'esprit sa lecture semée d'embuches des Essais de Montaigne. Elle avait un mal fou avec les philosophes, ça coïncait toujours au moment où elle croyait avoir compris. Pour Montaigne, c'était un peu plus clair... Une expression avait fait écho « la tourbe des menus maux », c'est ça exactement, je suis dans la... Bon aujourd'hui on emploierait un terme plus évocateur encore. Au diable Montaigne, pourquoi fallait-il toujours qu'elle se contraigne à lutter avec des esprits plus aiguisés que le sien, ce qui était tout de même assez décourageant. D'autant que son ambition n'était pas philosophique, plutôt littéraire.

Une retraite bien tranquille, le genre de chose qu'elle exècre Anne, enfin, depuis ses soixante-dix printemps, elle n'est plus si sûre d'aimer vivre à trois cents à l'heure. Elle se prenait à apprécier le temps passé à se balancer dans son rocking-chair, sans rien faire d'autre que de laisser couler ses pensées. Et il y en avait des pensées, ça défilait, en escadrille. Et puis quand elle finissait par lâcher prise c'est qu'elle s'était assoupie, elle se réveillait brusquement, un peu de bave au coin de la lèvre. Mais elle aimait bien son rocking-chair tout de même, surtout blottie auprès de la baie vitrée qui donnait sur la loggia. De là elle pouvait observer la vie dans le jardin Compans-Caffarelli, les pommiers et les toits en accent circonflexe du jardin japonais.

Le mercredi c'est le jour où son voisin laisse son chien dans l'appartement et que cette pauvre bête passe sa journée à pleurer. Et ce premier septembre deux-mille vingt-et-un n'échappa pas à la règle. Elle se balançait dans sa chaise à bascule quand quelque chose d'inhabituel l'alerta dans les allées du jardin, c'était comme le passage d'une image connue devant ses yeux, lui laissant une étrange sensation, dérangeante. Elle se mit à scruter plus attentivement, elle était sûre d'avoir vu quelque chose d'anormal. Elle se leva brusquement, perdant presque l'équilibre tant elle fut rapide à sortir de la bascule, elle rangea ses chaussons dans le placard, les troqua contre ses baskets avec scratch, aligna en passant les nu-pieds et les bottines, remis le rocking-chair en place, décrocha du

porte-manteau sa veste en jean, remis sa barrette pour emprisonner son abondante chevelure blanche attrapa ses clés et son téléphone et emprunta les escaliers. Depuis peu, là aussi, elle constatait qu'elle vieillissait, elle ne descendait plus en sautant les quatre étages, elle y allait doucement, arthrose, vertiges, enfin des pépins de l'âge. C'était aussi, reconnut-elle, une excuse pour remettre à plus tard sa confrontation avec l'écran blanc de son ordinateur qui lui disait que son roman n'avancait guère.

Quand elle parvint à la porte de l'immeuble, rien ne semblait sortir de l'ordinaire, des jeunes collégiens chahutaient un peu, d'autres dansaient sur une musique hip hop, ils avaient pris leurs habitudes à l'entrée du jardin devant les vitres d'un immeuble de bureau, d'autres encore jouaient des pouces sur leur téléphone. Anne emprunta l'allée centrale, celle qui longeait le jardin japonais, les yeux bien éveillés, attentive. Elle la vit alors, silhouette dégingandée, fragile et nerveuse à la fois, tourner devant les jeux d'enfants, téléphone collé à l'oreille, la tête penchée en avant, crispée : Harriet, la nièce de Margaux, son amie, commissaire de police. Elle était énervée semblait-il, en grande discussion, mais cela était bien étrange, que faisait-elle là alors qu'elle aurait dû être à Bordeaux avec son compagnon, d'après ce qu'elle lui avait dit lors de sa visite récente. Etrange oui, Anne s'interrogeait sur ce qui l'avait poussée à sortir et à observer la jeune femme. Mais Harriet l'avait vue, elle lui fit signe de s'approcher, et Anne comprit que la conversation téléphonique n'était pas une déclaration d'amour, pour finir Harriet coupa avec brusquerie et se tourna vers Anne :

— Pas trop de temps-là, mais il faut que je te dise quelque chose d'important, j'ai eu Ma, mais elle semblait débordée et on n'a pas pu parler, je t'appelle après, je t'expliquerai. J'attends des coups de fil.

Elle s'éloigna rapidement avant qu'Anne ait pu dire un mot. Il était quinze heures quinze, nota Anne, ayant sorti machinalement son téléphone portable de sa poche. Elle observa Harriet qui tournait en rond dans le jardin. Elle attendait qu'on l'appelle, certes, mais la septuagénaire était troublée, une ombre, quelque chose clochait autour de la jeune femme. Le trouble que ressentait Anne était renforcé, elle s'en souviendrait plus tard, par le fait qu'elle avait croisé le regard noirci par l'angoisse de la jeune femme, faisant disparaître l'extraordinaire couleur de ses yeux. Margaux disait souvent qu'Harriet était le portrait de sa mère, Abigail. Mais Anne trouvait surtout qu'on aurait pu reconnaître une Marquette rien qu'aux yeux. Le grand père, Gustav Marquette avait donné en

héritage aux femmes de sa descendance, outre son encombrante fortune, le bleu myosotis de ses yeux, une sorte de marque de fabrique. Margaux, Abigail, Harriet avaient donc cette couleur de regard, unique.

Emmanuelle, la fille d'Anne, qu'Harriet appelait Ma, avait exactement le même âge qu'Harriet et quand Margaux décida de prendre en charge la petite, âgée de huit ans, après la mort tragique de ses parents dans un accident de voiture, elle fit appel à Anne, pour que les enfants se voient et que sa nièce se sente moins perdue. Margaux avait un métier peu conciliable avec l'éducation d'une enfant de cet âge, mais elle avait promis à sa demi-sœur, Abigail, mère d'Harriet de s'occuper d'elle en cas de malheur et ce contre la volonté de l'ancêtre, Gustav, figure tutélaire et incontournable des Marquette. Anne et Margaux c'était comme les doigts de la main, un lien très fort continuait à unir les deux amies malgré les années, aussi Anne accepta sans hésiter de prendre Harriet chez elle le plus souvent possible, et l'orpheline participa à la vie agitée de la famille Lebarse, Anne avait cinq enfants, en trichant un peu disait-elle, car après les deux aînés, François et Elisabeth, elle avait eu des jumeaux, Paul et Alain et enfin la petite dernière Emmanuelle. Tout ce monde était mené avec bonhomie par le paternel qui autorisait tout aux enfants, moyennant une pagaille monstre. Georges ne travaillait plus depuis des années car il avait pris une retraite anticipée de l'armée et c'est donc lui qui restait à la maison tandis qu'Anne partait travailler. C'est ainsi que les deux fillettes se lièrent d'amitié et elles restèrent très proches, malgré les grossesses à répétition d'Emmanuelle et leurs vies si différentes.

Anne remonta ainsi chez elle, interpellée encore une fois par quelque chose de bizarre, un mouvement disruptif dans le va et vient ordinaire du jardin. Elle était si intriguée qu'elle se trompa d'étage, montant au cinquième et se rendant compte de sa bévue à cause de l'odeur, ça sentait le vieux, l'encaustique, l'exhalation d'objets qu'on n'a pas déplacés depuis des lustres. Tout de même cette impression de danger, de surveillance malveillante, imagination ou réalité, elle hésitait, je ne suis pas porteuse de l'anneau magique, alors, quoi ? Perturbée, elle se fit une tisane de thym, ça ravigote le thym, mais elle n'y trouva pas le plaisir habituel, même avec du miel, et puis elle n'avait ni soif ni faim, elle se remit sur son fauteuil et se balança énergiquement. Son téléphone vibra, elle regarda qui l'appelait, numéro inconnu, elle ne répondait jamais dans ces cas-là, elle se leva soudain, reprit son blouson, et ressortit en coup de vent, poussée par une sorte de prémonition. Elle traversa les jardins puis revint sur ses pas, prit la